

Dès qu'il commença à poindre, je me hâtai de m'habiller et de sortir de la maison. Tout concourait à m'être favorable; c'était un dimanche, et le magasin ne s'ouvrait point; je pouvais en conséquence disposer de ma journée. La reconnaissance m'avait fait une douce habitude de rendre tous les jours où j'étais libre, ma première visite aux hôtes généreux qui m'avaient accueilli lors de mon arrivée à Dunkerque, et aux soins desquels je devais ma petite fortune. Ces bonnes gens me considéraient comme si j'eusse été leur enfant; et bien certainement ma tendresse pour eux était égale à celle du fils le plus respectueux et le plus soumis.

Le père Bertrand et son épouse furent un peu surpris de me voir d'aussi bonne heure; mais je leur dis que je leur expliquerais le sujet de ma visite matinale en déjeunant. Effectivement, dès que le déjeuner fut fini, je leur racontai ce qui était arrivé à M. Wilths en leur peignant la fâcheuse position où il était réduit, et le désir sincère que j'avais de le tirer d'embarras, en lui avançant les six mille francs dont il avait besoin.

Le père Bertrand et sa femme ouvrirent de grands yeux, et me considérèrent avec cette stupeur que l'on éprouve lorsqu'un événement extraordinaire vient nous frapper. — Vous ne me répondez rien, mes bons amis. — C'est, mon cher Paulin, que ma femme et moi ne pouvons concevoir comment tu oses risquer presque tout ce que tu possèdes. — Vous croyez donc que l'homme honnête et malheureux que je cherche à obliger, serait capable de trahir ma confiance? — Ah! mon dieu, mon cher Paulin, je ne dis pas cela, je ne connais pas ce monsieur. J'ai bien entendu parler de son affaire, je le crois un honnête homme; mais six mille francs, c'est bien fort. N'est-ce pas, ma femme, qu'en dis-tu? Parle, ce cher Paulin, nous devons lui donner de bons avis. — Ecoute, mon homme; M. Paulin veut faire une bonne action; il a un bon cœur, il est heureux, il mérite de l'être. Nous ne devons pas être la cause que ce capitaine anglais ne trouve pas les moyens de se tirer d'affaire, en empêchant Paulin de lui prêter cet argent. Mais mon avis est, avant de le faire, que nous allions tous les trois à la sainte messe; là nous prierons Dieu et la sainte bonne Vierge de nous inspirer. Tu as raison, ma femme, c'est bien parler. Allons, mon brave Paulin, marchons à l'église, et à notre retour, nous verrons ce que nous aurons à faire.

Heureux sont ceux qu'une piété pure dirige vers le sanctuaire de la religion, et qui enflammés du désir de remplir leurs devoirs, s'adressent avec confiance à l'éternel auteur de toutes choses! Chacune des actions de ma vie a toujours été précédée d'un acte religieux, pour peu qu'elle fût importante, et loin de considérer la proposition de mes hôtes sous le rapport d'une faiblesse superstitieuse, j'y acquiesçai avec joie.

Dès que la messe fut finie, je vis la confiance briller dans les